

Kerminihy, jardin d'Eden des «culs nuls»

Fin la guerre des tranchées entre paysans et nudistes. A poil ou en maillot, les anciens se rappellent les seventies.



Paru dans leJDD

Dans le Morbihan, à environ 20 km de Carnac, la grande plage d'Erdeven où «naturistes» et textiles se croisent dans une ambiance familiale. (Maxppp)

C'est un banc de sable où le temps semble s'être arrêté pour contempler la mer, en se demandant si l'océan commence ici, à moins qu'il ne s'achève au pied joliment cambré de la dune blanche. Kerminihy ou l'origine du monde. Un endroit aussi secret que le tableau de Gustave Courbet. À poil, au bord de l'eau, les baby-boomers retrouvent leur jeunesse perdue dans ce paradis gagné de haute lutte par les naturistes durant les *seventies*. Les premiers «culs nus» débarquent à Kerminihy, dans la petite commune d'Erdeven, en juin 1969. Georges Pompidou vient alors de remporter la présidentielle après la démission du général de Gaulle ; le mouvement hippie prépare Woodstock tandis que Jane Birkin et Serge Gainsbourg chantent Je t'aime... moi non plus.

De jeunes idéalistes, pas forcément flower power, veulent «vivre en harmonie avec la nature», convain-

cus que «la nudité favorise le respect de soi, des autres, de l'environnement». Ils ont trouvé leur Éden dans une carrière d'extraction de sable. «C'était toute une aventure : nous devions emprunter des chemins épouvantables, sans parler des paysans du coin qui nous coursaient la fourche à la main et des gendarmes», raconte l'une des pionnières, qui se remémore avec ravissement cette «guerre des tranchées» : celles que les cultivateurs creusaient et remplissaient de purin pour leur barrer l'accès au site.

«Mieux vaut les fesses à l'air qu'une centrale nucléaire»

«C'était la chasse aux nudistes, comme dans *Le Gendarme de Saint-Tropez*», raconte Josette, qui a expérimenté le naturisme pour la première fois ici avec son mari, voilà près de quarante ans. Les naturistes avaient alors ce qu'ils appelaient «un minimum» – un cache-sexe «qui ne cachait d'ailleurs pas grand-chose» – enroulé autour du poignet ; ils l'enfilaient précipitamment dès que le coup de sifflet du guetteur les avertissait de l'arrivée imminente des gendarmes. Les femmes les tricotaient elles-mêmes. «Mon premier, je l'avais fait au crochet», se rappelle en riant Maguy, alors serveuse à Quiberon. Parfois, le dimanche, après la messe, les braves paroissiens venaient par le bord de mer pour apercevoir les «culs nus». Procession surréaliste sous le soleil de midi : les hommes en costume sombre passaient au ras de l'eau, leurs souliers vernis à la main. «Les mémés avaient leur sac de messe», se remémore Josette qui en rit encore.

Il a fallu un projet de centrale nucléaire sur le site pour que les habitants de la commune et les naturistes trouvent un terrain d'entente... Il reste de ce

Kerminihy, jardin d'Eden des «culs nus»

combat commun des formules à consacrer – «Mieux vaut les fesses à l'air qu'une centrale nucléaire», «Les tétons plutôt que les neutrons» – et une main verte dressée sur le bord de la route comme un «halte-là» : «Non aux centrales nucléaires.» À La Pinède, le camping naturiste du coin, on a alors vu débarquer des touristes britanniques, allemands, néerlandais... Beaucoup, comme Henk et sa femme, Brigitte – qui viennent des Pays-Bas depuis vingt-deux ans – sont tombés sous le charme de cette plage qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, comme dans Mon Rêve familier de Verlaine. «La mer et les dunes vivent, les couleurs varient», explique cette belle femme en lunettes noires qui ne fait pas ses 58 ans. Ce couple d'enseignants a fait partie des rares vacanciers à revenir après le naufrage de l'Erika, en 1999. «C'était invraisemblable. On ne voyait plus rien dans le sable. Comme si la plage était morte.»

Plage «morte» après le naufrage de «l'Erika»

Un an après un nouveau malheur – le cargo TK Bremen s'est échoué ici même –, la vie est revenue à Kerminihy, où de plus en plus de «textiles» se mêlent aux «culs nus». Comme Aline, infirmière à la retraite, venue en famille profiter de cet espace formidablement brut, préservé par des naturistes forcément écolos, et ce silence extraordinaire. Elizabeth, jolie brune de 29 ans, retourne, elle, à reculons et en Bikini dans cet endroit qu'elle déteste – «petite, j'en pleurais» – pour faire plaisir à son père, qui «ne supporte pas le contact d'un maillot de bain». «Ce qui rend une plage à part, ce sont les souvenirs d'enfance que je n'ai pas eus ici», décoche la jeune femme, partie vivre dans l'Aude. À Bugarach. Un tout autre Eden censé échapper à la fin du monde en décembre 2012.